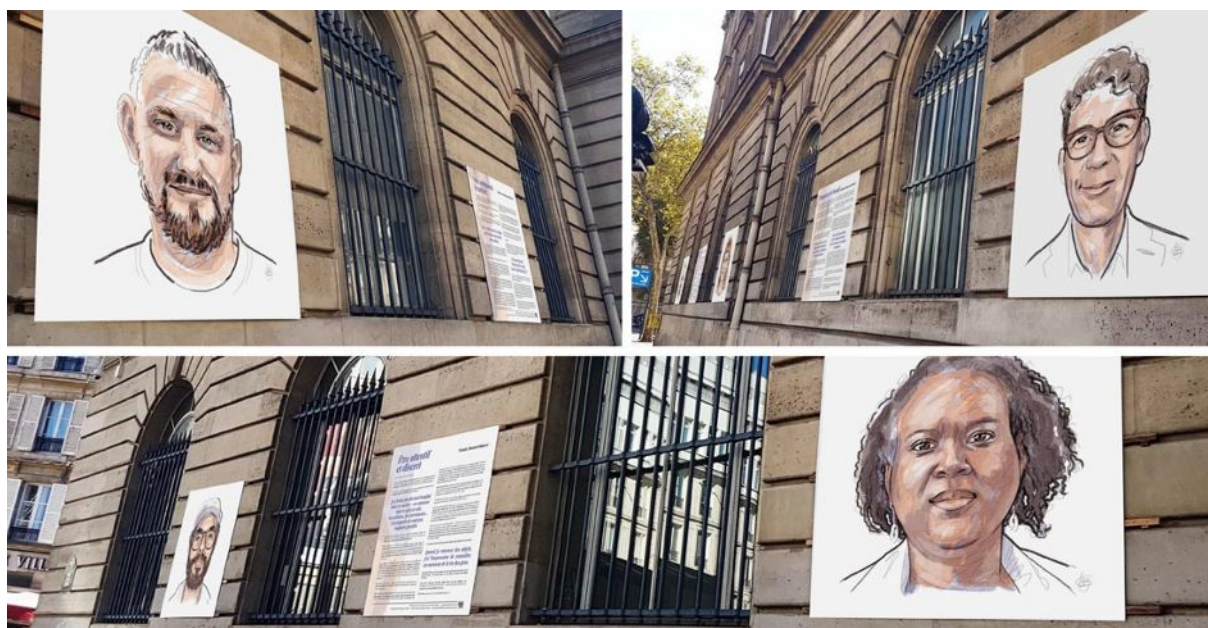


6 novembre 2023 – 8 janvier 2024

Les coulisses de ma ville

Portraits dessinés et conversations avec des agents de la propreté
par Christine Boulanger, créatrice de Visages d'en faces

Façades de la Caserne Napoléon, Paris 4^e
Place Baudoyer, rue de Rivoli et rue de Lobau



L'exposition « Les coulisses de ma ville » nous invite à reconsidérer ceux qu'on croise au quotidien sans vraiment les regarder.

Titre paradoxal à première vue car il s'agit ici des agents de la propreté de la Ville de Paris, les éboueurs, conducteurs, agents de déchèterie qui contribuent quotidiennement à rendre notre ville plus belle et plus propre. Or ils évoluent comme nous chaque jour sur la scène de ce grand théâtre qu'est Paris, et ils sont habillés en vert, donc parfaitement reconnaissables.

Mais voir n'est pas savoir. Que connaissons-nous vraiment de ces femmes et hommes ? Et quand nous les voyons, de quelle manière les regardons-nous ? Réduire l'autre à son métier quel qu'il soit et au statut qui l'accompagne, c'est nous priver de belles découvertes.

Christine Boulanger habite à Paris. Elle propose une autre façon de se rencontrer et de se connaître avec [Visages d'en faces](#), une approche du portrait dessiné et raconté déclinée sous forme d'ateliers et d'expositions. Depuis 2017, elle intervient en entreprise, dans les territoires et dans l'enseignement, pour créer du lien, fédérer autour d'un projet, accompagner les changements individuels et collectifs.

Christine a déjà collaboré notamment avec des éboueurs, des agents d'entretien et des habitants, pour un autre regard sur les déchets : depuis 2019, leurs portraits ont circulé dans les rues du 19^e arrondissement et rassemblé les habitants autour de lectures à voix haute, jusqu'à une exposition en 2022 sur les grilles du parc des Buttes Chaumont.

De mai à septembre 2023, Christine a rencontré, écouté et dessiné 15 agents parmi les 7 000 femmes et hommes qui nettoient tous les jours nos rues, dans les ateliers et les garages de la Propreté de Paris.

L'exposition montre des visages dessinés. Qui sont ces personnes que Christine a pris le temps de croquer ? Des récits viennent éclairer ce qu'elles sont et font. Écrits sur le ton de la conversation, ils forment ensemble une mosaïque qui révèle autrement le quotidien d'un métier, des parcours de vie, et illustre concrètement des valeurs comme la solidarité et le soin de soi, des autres et de son environnement.

Un grand merci aux portraités pour leur confiance, Anne, Emmanuel, Éric, Franck, Jean-Charles, José, Mebrouk, Nadir, Nathalie, Patrice, Sylvie, Sabrina, Sohayb, Stéphane et Thierry, et aux équipes qui ont facilité la mise en œuvre de ce projet.

Retrouvez plus d'information sur Paris.fr #LesCoulissesDeMaVille sur les réseaux sociaux
English versions are available on Paris.fr contact@visagesdenfaces.com

Les portraits : 3 exemples

Faire quelque chose d'utile

Sylvie, agente d'accueil en déchèterie



« Il y a ceux qui font ça bien : la ferraille d'un côté, les matelas enroulés de l'autre... leur voiture est impeccablement rangée. Et puis il y a les autres – heureusement, ils sont plus rares : tout mélangé, camionnette remplie jusqu'à la gueule. Vous ouvrez les portières et c'est une cascade de meubles, de cartons, de gravats...

Il y a aussi des hommes manifestement importunés par mes consignes. J'ai beau leur dire gentiment que ça n'est pas pour les embêter, que je suis là pour les aider, ils deviennent carrément agressifs et jettent avec assurance leurs déchets aux mauvais endroits.

J'aime ranger, j'éprouve une sorte de satisfaction à trier. J'ai l'impression de faire quelque chose d'utile. Je suis agente d'accueil à la déchèterie de la Porte de la Chapelle.

J'ai vu passer de ces choses ! Des frigidaires tout rouillés, des vieux moulins à café en bois, vous savez, avec une manivelle sur le dessus, des couteaux à viande électriques orange des années 1970.

Ma mère en avait un en Guadeloupe. On a dû l'utiliser deux fois et il a fini en haut d'un placard. C'est plus vite fait de couper avec un couteau bien aiguisé. Et des aspirateurs qui pourraient encore fonctionner mais vous cherchez les sacs en magasin et on vous dit que ça ne se fait plus.

Quand je vois un meuble juste un peu abîmé, je suggère des adresses de ressourceries. Ou il finira peut-être dans un décor de théâtre. Les écoles peuvent se fournir ici. »

Sylvie me montre un conteneur rempli de détritux, un amas impressionnant de papiers, canettes, bouteilles en plastique, mégots... : « C'est tout ce que les aspiratrices ont avalé dans les rues de Paris. Mes collègues viennent aussi vider les camions-bennes et les encombrants.

Et dans ce local, on met ce qui est plus ou moins dangereux : solvants, bonbonnes de gaz, extincteurs, des produits pour traiter les plantes, d'autres dont j'ignorais complètement l'existence... Je découvre des tas de choses. Ça ne me rend pas plus intelligente mais je peux quand même vous donner quelques astuces si vous avez une tache, un trou, des cafards...

Le mois dernier à la fête des Voisins, je me suis rendu compte que beaucoup de gens ne distinguaient pas toujours clairement ce qui va dans les poubelles de l'immeuble et ce qui va à la déchèterie. Mais depuis qu'ils connaissent mon métier, ils font des efforts, ils posent des questions, ils ont envie de comprendre : qu'est-ce qu'on fait avec ça ? Ça va où ? C'est traité comment ? Certains ont des enfants qui les aident à trier parce qu'on les a sensibilisés à l'école.

J'ai une voisine qui fait de la résistance. Quand elle m'a raconté qu'elle n'avait pas le temps d'aller à la déchèterie, je lui ai expliqué le fonctionnement du tri mobile, une remorque qui se déplace dans tout Paris. Elle peut y apporter par exemple son huile de friture dans une bouteille pour ne pas boucher les canalisations... "Pas le temps", c'est toujours sa réponse.

"Pas le temps", c'est aussi ce que m'expliquent ceux qui passent ici avec des sacs de vêtements neufs, les étiquettes encore dessus.

Draps neufs, couverts neufs, assiettes neuves... Un monsieur m'a dit un jour : "la déchèterie, c'est un trésor." Parfois je pense même que c'est la caverne d'Ali Baba.

La déchèterie mobile, c'est particulièrement pratique quand vous n'avez pas de voiture. Mes collègues rencontrent une quantité de gens, souvent des personnes âgées. Ils m'ont parlé d'une petite dame très gentille qui s'ennuie chez elle. Alors elle leur apporte un jour une pile, un autre jour une ampoule, ou un vêtement qu'elle ne met plus, ou un vieux pot de peinture, ou un fer à friser... Bon, parfois, c'est un peu tout et n'importe quoi, des choses qui pourraient aller dans les poubelles. Mais après tout c'est bien, parce qu'elle sort et elle voit du monde.

Ma fille s'est aussi mise au tri. Et avec ma sœur, on a un rituel : quand je viens chez elle, elle pose devant moi bien en évidence un sac de piles, de cartouches d'encre, de batteries, pour que je n'oublie pas de le ramener avec moi. Je suis devenue en quelque sorte le tri mobile familial ! »

Voir autrement le métier

Franck, conducteur de poids lourds



« Mon père venait nous chercher à la sortie de l'école dans son camion. C'était son moment avec nous parce que, à 4 heures du matin, mes sœurs et moi dormions encore quand il partait au boulot.

Mais il y avait toujours ce gamin qui me charriait : "Ah ton père, c'est un éboueur ! Il ramasse la merde des gens !" Quand je l'ai revu des années plus tard, il ne gagnait pas mieux sa vie que lui. Je ne m'en suis pas réjoui, mais il y avait une sorte de morale.

Sans le vouloir, j'ai suivi les pas de mon père. Les premiers jours au centre Eugène Poubelle, quand on nous a emmenés sur le terrain, j'appréhendais d'être vu avec ma nouvelle tenue d'éboueur.

Je ne voulais pas de ce regard que j'imagine qu'on porte sur ce métier.

Je m'en souviendrai toute ma vie, on en a discuté avec mes nouveaux collègues : alors qu'on était à Montmartre et qu'il y avait du monde, les gens passaient sans nous voir – ni regard, ni sourire, ni bonjour. En fait, j'ai eu cette sensation bizarre de ne pas exister. On s'est sentis comme des fantômes, transparents. C'était perturbant.

– Quand la benne est devant nous dans la circulation, là, on vous voit bien !

– Ah oui ! Ça, c'est une autre histoire. Aujourd'hui, je conduis tous les gros véhicules de la Ville de Paris, dont les fameuses bennes, les aspiratrices, les laveuses, et en hiver, les saleuses. Le matin à 5 heures et demie, on pointe au garage, l'agent de maîtrise nous affecte à tel atelier dans tel arrondissement, et à 6 heures on est partis : 80 conducteurs, les bennes en tête, ensuite les BLM*, les aspiratrices et les laveuses.

Mais on gêne les gens : le matin, on fait du bruit et dans la circulation, on fait des bouchons. J'essaie de me garer quand c'est possible. Parfois j'entends : "Vous pouvez pas vous dépêcher ? Y en a qui bossent !" Et je pense : "Bah, je suis pas en train de jouer au foot, là !" Je ne me lève pas le matin en me disant : "Chouette, je vais faire chier le Parigot !"

Ceci dit, hier je ramassais le contenu d'une aspiratrice qui avait été vidée sur la chaussée parce qu'elle prenait feu à cause d'un mégot et là, je vous jure que c'est vrai, une vieille dame vient me parler : "Merci pour ce que vous faites. Heureusement que vous êtes là." Je l'ai regardée et je lui ai répondu : "Mais ça me fait super plaisir ce que vous me dites !" Elle est partie, et en repassant, elle m'a redit la même chose. C'est tellement rare ! Moi, ça m'a fait ma journée.

Quand les enfants nous font coucou, je fais tourner le gyrophare et je leur propose parfois de monter. J'aime ce petit lien avec eux. Dans notre enfance, certains adultes nous marquent par leur gentillesse et on ne voit pas les choses de la même manière après.

J'avais 14 ans quand j'ai commencé à faire des petits boulots après l'école : fleuriste, laveur de vitres, ménage chez les personnes âgées, et plus tard agent de sécurité. Plus j'étais content de me faire de l'argent, plus j'avais l'impression de perdre mon temps à l'école. J'ai décroché et maintenant, je regrette.

Je suis un enfant de la Ville. J'aime bien cette expression, c'est comme ça qu'on appelle ceux qui ont commencé jeunes à la Ville de Paris. J'avais 20 ans et je lui dois tout : mon permis poids lourd, un emploi stable et une vie équilibrée.

Je transmets cet équilibre à mes élèves : je suis entraîneur de boxe anglaise dans une association sportive. Je ne laisse jamais un enfant dehors. J'ai aussi été élu de quartier, et devinez le premier sujet qui fâche dans la ville ?

– La propreté ?

– Exactement. Un jour, je laissais les gens s'exprimer – poubelles jamais ramassées, crottes de chien... bref – et je suis intervenu : "Le sac de déchets dans la rue, c'est la mairie ou un riverain qui l'a déposé là ?" "Bah, un riverain." "Voilà. Tous les jours, on me demande pourquoi je ne nettoie pas, mais vous, aux gens qui salissent, vous leur dites quoi ?"

Ils se sont regardés, l'air de se dire “Merde, qu'est-ce qu'il fout là, lui ?”

Alors je leur ai expliqué que j'étais chauffeur à la mairie de Paris, et que la propreté, c'est la responsabilité de tous. Ensuite, nous avons partagé différentes façons de parler aux gens.

J'aime le quartier où j'habite à Bailly-Romainvilliers. Mais ma ville, c'est Paris. J'y suis né, j'y ai grandi, et j'y retourne le plus souvent possible pour voir les copains. Pendant le travail, les moments que je préfère, c'est quand on nettoie les quais de Seine le week-end. C'est une vraie galère, des déchets partout, mais j'adore regarder les gens de la nuit qui rentrent chez eux et ceux du jour qui entrent en scène. C'est presque poétique. Je pense à Jacques Dutronc, “Il est 5 heures, Paris s'éveille.”

Ma femme m'a souvent entendu dire que je ne suis pas français mais parisien. Et la femme canadienne d'un cousin est fascinée que je nettoie une des plus belles villes du monde, avec vue sur Notre-Dame, sur le Louvre... Elle me fait rire parce qu'elle me voit comme un super-héros. »

** BLM : camion avec bras de levage mobile ou camion de collecte des containers*

Réaliser ses rêves

Nadir, responsable de quartier



« Mon père était pompier dans les champs de pétrole. Quand j'ai eu 4 ans, il m'a emmené avec lui. J'ai découvert le désert, dans le sud de l'Algérie, et une quantité de langues et de musiques. Il travaillait pour des compagnies américaines, sud-africaines, hollandaises, françaises... J'écoutais les expatriés parler, et jouer Elvis à la guitare. Et quand on allait dans les villages, ça ressemblait à du blues, mélangé à du bambara, du sarakolé, du wolof...

Plus tard, j'ai vécu chez ma grand-mère, à Marrakech. Les touristes venaient vers moi : j'étais un petit gamin bien habillé, poli, et j'avais les langues – anglais, français, arabe, espagnol. Alors je les emmenais dans les casbahs, le palais du pacha, La Mamounia, le jardin Majorelle... Le soir, je rentrais les poches pleines de pesetas, de francs français, d'escudos, de lires italiennes... Je posais tout sur la table : c'était pour ma grand-mère, ma deuxième maman.

Ici, dans les rues de Paris, j'ai retrouvé cette liberté : travailler en milieu ouvert me garde l'esprit ouvert.

J'aime y croiser l'étranger, cet ami qu'on n'a pas encore rencontré, comme disait je crois un poète irlandais.

Peut-être m'avez-vous déjà vu ? Je porte une chasuble orange sur laquelle est écrit "Responsable de quartier". Ça fait vingt-deux ans que je travaille à la Propreté de Paris, toujours sur le même secteur, du 1^{er} au 4^e arrondissement. C'est drôle : je vois les enfants grandir, se marier, et leurs enfants viennent m'embrasser quand on se croise.

Je renseigne les touristes et je suis là pour améliorer la qualité de l'espace public. Ça ne se fait pas d'un coup de baguette magique et j'en sais quelque chose : j'ai d'abord travaillé comme ripeur derrière la benne pendant dix ans. J'étais impressionné par tout ce que la machine avalait. Je me disais : "Dans mon quartier, sur ma tournée, on a tout ça... Qu'est-ce que doit produire Paris ?!" Je n'avais jamais vu autant d'ordures.

J'avais aussi très peur de tomber du marche-pied dans un virage, ou de perdre un bras ou la tête dans la trémie, comme c'est arrivé à des éboueurs. Maintenant, on a sécurisé les camions.

Quand je suis passé au balai, c'était moins rude. Et j'avais toujours une cigarette, du café, ou une soupe chaude en hiver pour le SDF. Il savait que je nettoyait la rue et faisait attention. Aujourd'hui, je forme les jeunes éboueurs aux gestes qui leur évitent de trop souffrir. Et les plus âgés à qui j'ai donné des cours d'alphabétisation me surnomment Tonton.

Si vous voyez une anomalie qui concerne la propreté, mais aussi la sécurité, les espaces verts ou la voirie – ça peut être un pavé manquant sur la chaussée, des rats dans un square, une poubelle cassée ou brûlée, des motos calcinées, du vomi devant une boutique... vous pouvez m'en parler ou le signaler via l'application *Dans ma rue*. Ensuite, les délais d'intervention varient : une laveuse va vite régler son compte à la flaque de vomi, mais pour remplacer des panneaux de signalisation ou un abribus, c'est forcément plus long.

Je pourrais vous citer tant d'autres exemples : une pharmacie qui souhaite créer un espace végétalisé, un bar qui aimerait rajouter des tables sur le trottoir... Je fais le point régulièrement avec les directions concernées et avec le maire. J'anime aussi des salons sur la valorisation des déchets et la gestion de l'eau.

Quand j'ai troqué l'ordinateur et le stylo pour la benne et le balai – j'ai été responsable du SAV international de l'aéroport de Roissy –, je ne l'ai jamais regretté : devenir éboueur m'a permis de réaliser mes rêves. Mes passions, c'est le désert, les expéditions, les concerts, les expositions.

À 4 heures du matin, je suis debout, à 14 heures je finis le travail : retour à la maison, déjeuner, sieste, le temps de me préparer et je rejoins les artistes.

Je fais connaître ici en Europe des musiciens, plasticiens, chanteurs, danseurs, qui viennent du Sahara, du Ténééré...

– Le désert vous manque souvent ?

– Oui, bien sûr ! Quand j'arrive à Marrakech, j'enlève mes chaussures et je les donne au premier pauvre que je vois. Il doit se dire que je suis fou mais j'ai besoin de sentir le sol, le sable, la chaleur.

– C'est un chewing-gum que j'ai senti quand j'ai voulu marcher pieds nus dans Paris. Vous avez déjà marché dans Paris sans chaussures ?

– Oui. Parfois je sors de chez moi pieds nus, j'achète ma baguette et je remonte.

– Non ! Et vous y allez serein ou vous regardez par terre ? »

Nadir me montre une photo de lui avec deux hommes, tous pieds nus :

« Vous voyez ces nomades ? Lui est musicien, l'autre est chamelier. J'apprends beaucoup de leur sagesse. Être pieds nus, ça permet de rester connecté.

– Allez, soyons fous ! Marchons tous pieds nus dans Paris ! Et alors on fera peut-être plus attention à ce qu'on laisse sur les trottoirs ? »

Nadir, courtois, qui se dit peut-être aussi que je suis folle :

« Ma parole, c'est vrai ! Pourquoi pas ? »